

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au
collège de St-Maurice en l'année
scolaire 1898-1899 (XI-XIV)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 183-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice en l'année scolaire 1898-1899

XI

La dernière semaine de l'année scolaire touchait à son terme. Un jour prochain nous allions nous trouver face à cette réalité presque incroyable : la fin ! Après dix mois d'efforts sincères dans le travail et l'adaptation à la vie de collège, durant lesquels se nouèrent de solides liens d'amitié et de vénération, après les anxiétés et les joies de vouloir et de réussir, voici qu'on allait quitter ce coin de la vallée du Rhône qui, d'abord étranger, nous était devenu peu à peu familier, cette petite ville et ces vieux murs de l'Abbaye de Saint-Maurice, pour regagner le toit paternel...

En partant, le lundi 17 juillet 1899, j'avais en mains mon certificat de fin d'études. Longtemps je m'étais demandé comment il se présenterait pour me plaire et me contenter pleinement. Une chose était certaine : j'avais obtenu la meilleure note en langue allemande, ce qui ne laissait pas d'être assez piquant pour un jeune homme venu dans un collège romand afin d'y apprendre le français ! Je brillais plus ou moins dans les autres branches, et chacun de nous ne manquait pas de confronter ses notes avec ses prévisions... Ainsi, pour la langue française, j'occupais le second rang, après Joseph Blunsch, d'Einsiedeln ; aurais-je pu faire mieux ? je ne sais, car j'avais apporté à ma tâche une application pleine de bonne volonté à laquelle ma conscience rendait témoignage. Bref, si je ne conquerrais pas un certificat de premier de classe — ce à quoi, d'ailleurs, je n'avais jamais eu l'ambition de prétendre, car j'attachais peu d'importance

aux questions de classement dans lesquelles le hasard a sa part — du moins avais-je obtenu un certificat sur lequel mes premiers bulletins mensuels n'avaient pas déteint et qui, j'en avais le ferme espoir, ne procurerait à ma chère maman aucune amère désillusion : j'emportais, en effet, le 2^e prix de ma classe !

XII

C'est le vendredi précédent, 14 juillet, que nous avons défilé une dernière fois devant la haute Commission cantonale des études. Deux ou trois jours devaient encore s'écouler avant notre départ, employés aux préparatifs de retour dans nos familles. Alors nous prendrions définitivement congé de cette année scolaire passée dans un pensionnat de Suisse romande.

Une fois encore nous assistâmes, le dimanche 16 juillet, à la grand-messe, suivie d'une cérémonie d'action de grâces avec Bénédiction du Saint Sacrement. A ma grande joie, le directeur du chant, M. Sidler, avait choisi le même *Te Deum* (de Rheinberger, je crois) avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, que nous avons exécuté trois ans auparavant à Schwyz et dans lequel je chantais alors.

Mais en ce dernier dimanche vécu à Saint-Maurice, je ne pus me joindre au chœur, ni par conséquent monter à la tribune, et je demeurai à genoux dans les bancs de la nef, au milieu de mes condisciples. Ainsi, c'est comme auditeur que j'allais me laisser empoigner par cette grande œuvre. Autrefois, nous l'avions fréquemment répétée et l'avions donnée à trois reprises. J'en connaissais donc à peu près par cœur les diverses parties et pouvais en apprécier toute la beauté au fur et à mesure qu'elles se déroulaient.

Du maître-autel, le prêtre avait entonné le *Te Deum* d'une voix à peine perceptible. Je prêtais l'oreille, frémissant d'impatience. Soudain, le chœur, en polyphonie, avec les grands jeux de l'orgue et tout l'orchestre, fit retentir ces invocations solennelles : *Te Dominum confitemur, Te aeternum Patrem omnis terra veneratur...*

Sans nuire à mon recueillement, je chantais intérieurement, avec délices, chacun de ces accords et de ces thèmes qui m'étaient si familiers...

Quand, dans un grand élan, se termina cette hymne d'action de grâces, je me sentis profondément ému, bien que je l'entendisse pour la quatrième fois. J'étais exalté comme peut l'être seulement un jeune mélomane qui sait que par un chant aux si riches qualités musicales sa foi est du même coup glorifiée. Aussi espérais-je ardemment que ma voix — qui n'avait pas encore achevé sa mue — me serait bientôt rendue et que je pourrais chanter, comme autrefois, avec mes semblables, les louanges du Dieu très-haut.

XIII

L'après-midi de ce dernier dimanche fut occupée par une représentation théâtrale suivie de la distribution des prix, dans le vieux théâtre romantique qui a fait place, depuis, aux bâtiments de l'Œuvre Saint-Augustin. Dans la soirée, les élèves romands purent déjà s'envoler vers leurs familles ; mais, pour nous, la distance qui nous séparait des cantons alémaniques était trop grande et nous ne pûmes partir que le lundi matin.

Les deux derniers jours de ma vie de collégien à Saint-Maurice me procurèrent de nouvelles impressions. La tension intérieure qui m'avait arc-bouté durant l'année scolaire, cette inquiétude provenant à la fois de mon éloignement de la maison paternelle et de la nouveauté de mon existence dans un cadre inaccoutumé, tout cela m'avait maintenant complètement quitté en faisant place à un sentiment de détente et de curiosité, enfin déclenché par ces jours de relâche et l'imprévu d'une tout autre manière de vivre dans cet établissement. Certes, je me sentais dans un équilibre psychique encore instable, mais j'étais déjà bien plus détendu et rasséréné qu'au début de l'année scolaire...

Après la dernière « inspection » du vendredi, ce fut aux préparatifs du départ de mener grand train : reviser les hardes, remplir les valises, se débarrasser du superflu, régler tout ce qui concerne le voyage, fut l'affaire de quelques heures, après quoi il nous resta passablement de temps libre.

Ce vide soudain dans notre emploi du temps produisit en nous, qui étions jusqu'alors sans cesse occupés, comme une sensation de paralysie grandissante. On se mettait instinctivement, mais en vain, à la recherche d'une activité. Les jeux collectifs n'avaient plus d'attrait ; çà et là, un lecteur se plongeait dans un livre, ou bien l'on s'étendait sur le gazon des cours de récréation ; quelques-uns écrivaient une dernière lettre, tandis que d'autres, par petits groupes, se promenaient en devisant.

Alors, soudain, germa une idée. Et l'on passa à l'action sans délai. On parcourut rapidement les salles de classe ; en un clin d'œil furent rassemblés du papier en quantité, surtout des feuilles arrachées à nos cahiers, des crayons de couleurs, des encres, des ciseaux, de la colle, etc., et à partir de ce moment le Collège ne fut plus qu'une grande manufacture d'oriflammes. Des centaines, peut-être des milliers de morceaux de papier blanc se transformèrent en petits drapeaux peints aux couleurs et aux emblèmes de tous les pays dont nous connaissions les armes, mais surtout de la Confédération suisse et des Cantons. Ce fut un passe-temps joyeux et profitable, auquel nous nous appliquâmes, avec élan et persévérance. C'est ainsi que se remplit une part considérable des heures libres dont nous disposions. Puis nous fixâmes ces banderoles à de longues ficelles que nous tendîmes en tous sens des fenêtres du Collège jusqu'aux arbres et aux buissons, au-dessus de la Cour Saint-Joseph qui se couvrit d'une foule d'oriflammes de toutes teintes et de toutes formes se balançant au vent. La Cour fut ainsi surmontée comme d'une tente immense, toit aérien et lumineux dont la voûte héraldique de l'Exposition nationale de Zurich, en 1939, devait me donner plus tard une réplique embellie et grandiose. Ce n'est qu'à la fin de la deuxième après-midi, que l'on put jouir d'une vue d'ensemble tant nous eûmes à faire pour monter ce prestigieux décor ! N'était-il pas, d'ailleurs, un geste d'amical adieu, le signe de notre reconnaissance pour notre long et agréable séjour à Saint-Maurice ? Par le symbole de ces drapeaux jouant dans le vent n'avions-nous pas trouvé une expression spontanée de nos destinées prêtes à se séparer au gré des courants qui enfleraient nos voiles et disperseraient les frères esquifs de nos vies de tous côtés à partir du port d'attache du Collège, dans l'avenir mystérieux où la Providence appelle chacun...

XIV

J'allais mettre le point final à mes souvenirs lorsque se produisit un événement de peu d'importance sans doute, mais qui n'est pas sans intérêt si l'on songe que j'ai quitté Saint-Maurice depuis plus d'un demi-siècle. Après une nuit d'un profond sommeil, j'eus au petit matin un songe qui me fit une si vive impression que je le consignai aussitôt après mon réveil.

J'étais de nouveau à Saint-Maurice. Pourtant, comme le veulent les lois illogiques du rêve, je me trouvais non plus au Collège, mais dans les bâtiments de l'Œuvre Saint-Augustin où, il est vrai, me conduisent parfois mes occupations professionnelles. Je m'y tenais tantôt à l'entrepôt ou à l'atelier, tantôt dans une véranda ouverte ; là je voyais des monceaux de livres disposés sur de longues tables, ici un jardin vert et bien soigné... Diverses personnes entraient et sortaient ; d'autres classaient brochures et écrits divers, qu'elles entassaient ou transportaient de nouveau ailleurs. En même temps se tenait près de moi l'un de mes camarades, qui s'affairait à terminer une composition de littérature. Pour moi, je me tenais debout devant un haut pupitre, quand je vis le Directeur du Collège, revêtu de l'habit des chanoines, s'approcher de moi comme de son administré et m'ordonner : « Faites une poésie orientale. » Son ordre ne parut pas me surprendre, quoique je n'eusse de ma vie composé quelque chose de semblable, ce dont j'étais parfaitement conscient jusque dans mon rêve. Je m'étonnais plutôt que le Directeur m'eût imposé un pareil travail sans façon, mais j'écartai cette réflexion et, m'évadant dans une contrée vaste et inconnue, je commençai à proférer les vers suivants :

*Es weht kein Wind.
Des Rasens Gräser beben leise.
Bewegt euch quirlend warmer Hauch ?
Kein Glöcklein der Pagode klingelt.
Ist euer Zittern scheues Leben ?*

Noch ahn' ich fern des Mittags Licht.

*Der Bach rinnt sanft zur Bogenbrücke.
Gemächlich kreist und zieht die Flut.
Vergessen sei das Schäumen deiner Wellen !*

*Ihr schmerzverzerrten Äste dort der Kiefer
O schwarze Klagen! Bleibt in euch ruh'n.*

*Im schwebend Schreiten hin zur Ferne :
Nichts stört den Morgenfrieden meiner Augen.*

Comme je l'ai dit plus haut, j'écrivis ce rêve dès que je fus éveillé et je recherchai attentivement comment il m'était venu. Pourtant, c'est plus tard seulement — un jour où, avec un certain recul, je réfléchissais à ce rêve — que j'en compris la genèse. J'y découvris alors un lien ténu avec mon séjour d'autrefois au Collège de Saint-Maurice. Cinquante ans et plus m'en séparaient, et pourtant, dans le poème que j'improvisai en songe, affleurait encore le souvenir des connaissances acquises jadis, de même que l'ombre angoissée d'une nuit tempétueuse (la première passée à Saint-Maurice) que dissipèrent le lendemain matin les rayons d'or de la glorieuse lumière du soleil...

Mais, me souvenant combien il est vain, dit-on, de regarder derrière le miroir, j'abandonnai l'interprétation détaillée de mon songe, satisfait d'y retrouver une fois de plus la preuve des impressions durables que m'avaient laissées les événements les plus menus de mon séjour à Saint-Maurice. C'est ce souvenir durable qui m'a permis de rassembler avec joie les présentes glanes.

Josi MAGG

Traduction et adaptation française
par Jean Deschenaux et Léon Dupont Lachenal.